

Voltaire Aux Prises Avec Le Mal

Hanaa Fahmy

Biography

Hanaa Fahmy is Professor Emeritus of French and Comparative Literature at Cairo University. She began her academic career as an Age of Enlightenment specialist after having written an M.A thesis entitled “La personnalité de Diderot d’après sa correspondance avec Sophie Volland” and a Ph.D dissertation entitled “Le personnage du ‘Philosophe’ dans la littérature française de *Zadig* à *Figaro*”. She has lectured and published on Diderot, Voltaire, Marivaux, Hugo, Jean Giono, Raymond Queneau, Istrati, Amin Maalouf, Robert Solé, and Edward Said, among others. A member of the Swiss-based International Association of Conference Interpreters (AIIC), she has long taken an interest in translation and interpretation. Keen on furthering intercultural communication, she has translated into French Arabic novels, short stories and poems by major Arab writers, including Edward al-Kharrat. She currently teaches graduate courses in simultaneous interpretation and has recently been appointed member of the Univestity Council of the French University that has newly opened its doors in Egypt.

Abstract

Evil is for Voltaire the “monster” whose tentacles – intolerance, fanaticism, oppression, injustice, prejudice, ignorance – grip tightly almost every aspect of eighteenth-century French society. Voltaire’s correspondence with those of like mind (faithful friends and other philosophes with whom he collaborated closely) is highlighted here and is seen as revelatory not just of his famous caustic irony but also of his own personal thoughts late in life and his assessment of how successful he had been in achieving the goals he had worked towards. In addition to his correspondence, this paper also makes uses of the following sources: *Dictionnaire philosophique*, *L’affaire Calas* and *Traité sur la tolérance*. Voltaire succeeded if not in eradicating and “crushing” *l’infâme*, then at least in shaking its foundations. His attempts at exculpating and rehabilitating some innocent victims of a biased legal system not only contributed to the struggle against all forms of obscurantism, but also brought to the fore, for the first time in France, the figure of the public intellectual.

Key Words

Fanaticism – war- – injustice – ignorance – evil – obscurantism – preconceived ideas – reason – laughter – superstition – tolerance – torture.

IL EST DES maux contre lesquels l'homme ne peut rien ou presque. Devant le scandale de la souffrance des innocents, Voltaire, navré, hurle son désarroi, fustige l'optimisme de Leibnitz et s'en prend à la Providence qui a permis par exemple le tremblement de terre de Lisbonne. Il y a là de quoi imposer le silence à tous les Pangloss du monde.

Mais il en est d'autres dont l'homme est pleinement responsable. Ceux-la entrent pour le philosophe dans une catégorie: l'*Infâme* ! Une hydre dont les sept têtes sont le fanatisme (et son corollaire l'intolérance), l'oppression, la contrainte (qui fait obstacle à la libre expression de la pensée des Lumières), l'injustice (souvent doublée de cruauté), la domination (et son cortège de guerres), le conformisme (allié de la soumission aveugle aux préjugés) et enfin « *le péché d'ignorance* ». Contre ce « *monstre* », soutenu par « *la mitre, le coffre-fort, le glaive et la canaille* » [Lettre à Diderot, 14 août 1776], Voltaire se déchaîne. Il ne s'agit plus, la plupart du temps, comme dans les contes ou les nouvelles, d'appliquer le programme annoncé dans *Le taureau blanc*, d'offrir « *sous le voile de la fable [...] quelque vérité fine qui échappe au vulgaire* » [Romans et contes, p. 594], autrement dit de demander au lecteur averti de décoder une pensée « gazée » comme on disait si joliment de son temps. Certes, le peuple ne lit toujours pas et Voltaire continue à avoir pour cible le public « éclairé » dont l'opinion est susceptible de faire reculer l'obscurantisme et la barbarie, mais il mobilise des lettrés, des hommes de pouvoir et aussi des têtes couronnées dont il sollicite la réaction.

Car le « philosophe » a fort à faire si, fidèle à la mission qui s'impose de plus en plus aux intellectuels du XVIIIème siècle, il veut « *rogner les griffes de la bête* ». Voltaire le « *frénétique* » se jette donc dans la mêlée au cri de « *Écr. l'inf* », cet abrégé de l'expression que son ami le roi de Prusse a inventée et qu'il fait sienne désormais ! « *Il faut attaquer ce monstre de tous les côtés et avec toutes les armes* » ! [Cité par Lepape, p.320] Et, dans ce combat il n'aura pas assez des efforts conjugués du cercle de ses fidèles qu'il ameute : « *Unissons-nous tous contre les barbares* » ! Mais il reste en première ligne.

Directeur de la conscience française et européenne, François-Marie Arouet ? Pourquoi pas après tout, maintenant que ses bons vieux ennemis, les Jésuites, ont été expulsés ! Même s'il n'est pas en odeur de sainteté lui-même, loin s'en faut, et si dans d'autres circonstances ses

rancunes et sa mauvaise foi sont souvent notoires. Mais, pour s'en prendre au mal, il a pour lui l'aura du génie, la puissance de son verbe et la force de ses convictions qui l'empêchent de se résigner à laisser tomber les causes perdues qui lui tombent sous les yeux. Il faut, coûte que coûte, trouver un « *Remède contre la rage des âmes* » : c'est le titre d'un opuscule qu'il fait circuler, suivi d'un « *Avis au public sur les parricides imputés aux Calas et aux Sirven* » [Réunis par J. Van den Heuvel dans *L'affaire Calas*].

Missions impossibles à première vue. Mais qui a dit que Voltaire peut lâcher le morceau une fois qu'il y a planté ses dents avec acharnement, une fois que le combat s'impose à lui comme un impératif incontournable ? Il se lance donc dans l'action, non sans avoir auparavant assuré ses arrières et prévenu ses alliés qu'ils ne gagneraient rien à être timorés mais qu'il leur faut prendre des précautions. Pour venir à bout de « l'infâme », deux conseils à d'Alembert :

« Lancez la flèche sans montrer la main [...] Cinq ou six bons mots cela suffit ; il n'en relèvera pas. » [Cité par Lepape, p.p.300-301]

« *Mords-les* » commande-t-il à tel capitaine de ses troupes !¹ À un autre, il conseille la « friponnerie », à un troisième il intime l'ordre d'oser se servir de son esprit critique dans l'intérêt du genre humain.

On l'aura compris, l'animal est rusé et la plume qui entame cette lutte effrénée contre le mal produit à tour de bras libelles, lettres (ouvertes ou pas), pamphlets, « papiers », « mandements », billets, parodies, anecdotes. Une plume plongée au préalable dans un venin redoutable, le rire, et qui privilégie les textes courts. « *Je suis fâché qu'on veuille dans l'« Encyclopédie » des articles aussi longs* », soupire-t-il dans une lettre à Mme Denis [5 juin 1754]. Les siens, en amusant, donnent à réfléchir, emportent l'adhésion des lecteurs par la vivacité de l'écriture et la malice caricaturale, sans pour autant perdre de leur pouvoir pédagogique. La plaisanterie devient maïeutique. Pour peu qu'il ait quelque chose à dire sa plume « *va comme une folle* », confie-t-il à Mme du Deffand. Or il y a beaucoup à dire justement depuis que Calas a été roué, que le chevalier de La Barre a été décapité (et son corps brûlé sur l'échafaud avec – circonstance ô combien aggravante – un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* !), que les Sirven, en fuite, sont poursuivis et réduits à la mendicité, que Lally-Tollendal a été exécuté. Le mot d'ordre est sans équivoque :

« Mes chers frères [...] criez et qu'on crie » ! Il faut « Faire brailler tout l'ordre des avocats, et que de bouche en bouche, on fasse tinter les oreilles du chancelier, qu'on ne

¹ L'abbé Morellet

lui donne ni repos ni trêve : qu'on lui crie toujours Calas ! Calas ! » [Cité par J. Van den Heuvel, Préface de L'affaire Calas, p.23]

Toujours en évitant l'écueil de l'ennui :

« Je me dis toujours, il faut tâcher qu'on te lise sans dégoût ; c'est par le plaisir qu'on vient à bout des hommes : répands quelques poignées de sel et d'épices dans le ragoût que tu leur présentes, mêle le ridicule aux raisons [...] » [Lettre à P.-R. de Cideville, 21 juillet 1762]

Dans le système judiciaire français, par exemple – un système dans lequel Voltaire voudrait introduire ce qui ne s'appelle pas encore la présomption d'innocence – qu'est-ce que la torture, « *autrement nommée question* », à laquelle sont soumis tous les prévenus ?

« C'est une étrange manière de questionner les hommes [...] Toutes les apparences sont que cette partie de notre législation doit sa première origine à un voleur de grand chemin. La plupart de ces messieurs sont encore dans l'usage de serrer les pouces, de brûler les pieds, et de questionner par d'autres tourments ceux qui refusent de leur dire où ils ont mis leur argent. » [Dictionnaire philosophique, « Torture »]

Et l'Inquisition ?

« L'Inquisition est, comme on sait, une invention admirable et tout à fait chrétienne pour rendre le pape et les moines plus puissants et pour rendre tout un royaume hypocrite. » [Ibid., « Inquisition »]

Toutefois, lorsque le philosophe « *enrage* » devant la cruauté de la justice, le fanatisme des juges, leurs préjugés et leur esprit borné qui les pousse, au nom de la loi, à se rendre coupables des pires forfaits, le ton monte. Le vieillard malicieux, et « *de plus en plus effronté avec l'âge* », adopte un ton grave, s'emporte et donne libre cours à son indignation :

« Je ne conçois pas comment des êtres pensants peuvent demeurer dans un pays de singes qui deviennent si souvent des tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même sur la frontière [...] Ce n'est plus le temps de plaisanter, les bons mots ne conviennent pas aux massacres [...] Est-ce là le pays de la philosophie et des agréments ? C'est celui de la Saint-Barthélemy. » [Lettre à d' Alembert, citée dans L'affaire Calas, p.326]

La Saint- Barthélemy dont le jour anniversaire le trouve régulièrement allité et en proie à la fièvre. Le « Don Quichotte des malheureux » (l'expression est de René Pomeau) juge alors déplacé le ton de la bouffonnerie, laisse tomber la chape de « *Papa Charisteski* » officiant « *en l'église de Sainte Toleranski* » [Cité par C. Mervaud,, p.143]. Impossible de cacher son angoisse lorsqu'il est confronté à un cercle vicieux et se rend compte que « *le superstitieux est gouverné par*

le fanatique et le devient » [Dictionnaire philosophique, « Superstition »] Alors, il fulmine et menace d'un glaive d'un nouveau genre les suppôts de *l'infâme* :

« Tremblez que le jour de la raison n'arrive » ! [Ibid. « Raison »]

Quitte à compromettre dans ce combat une tranquillité chèrement payée mais qui, à la longue, pourrait se révéler sans charme :

« C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. » [Lettre à M. de Moncrif, 27 mars 1757]

Autant ne pas laisser de répit à l'ennemi dont le philosophe mesure la puissance tentaculaire propre à faire régner l'arbitraire.

Voltaire connaît donc les vertus corrosives du rire, mais son arsenal de guerre comporte d'autres armes : l'information et l'exposition publique. Se renseigner, car multiplier les lectures et les recherches, puiser à toutes les sources, aller même « *chez ses ennemis pour se pourvoir en artillerie* » [cité par Lepape, p.311] peut se révéler très payant, sans oublier que « *si quelque chose peut arrêter chez les hommes la rage du fanatisme, c'est la publicité.* » [Ibid., p.290] Au besoin « *mentir comme un diable* » puisque c'est pour la bonne cause ! N'a-t-il pas intérêt à vieillir Calas de six ans pour susciter encore davantage l'indignation et la pitié ? (Au moment de son supplice le vieillard a 62 et non 68 ans comme l'affirme à deux reprises son défenseur).

Reste que la prudence s'impose dans cette partie inégale car « *Il y a encore cent fanatiques pour un philosophe* » [Lettre à Damilaville, 1^{er} mars 1765] et celui qui manie la plume exerce un « *métier aimable et dangereux* », s'expose aux « *persécutions réelles [...] [aux] intrigues et [aux] servitudes [...] et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides.* » Faut-il alors se laisser aller à la tentation, « *vivre pour soi et ses amis, et se donner bien garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande* » ? [Lettre à J.-B. Formont, 27 juin 1734] Voltaire pour sa part, a pris des précautions et, installé à Ferney, a pu ricaner lorsque Louis XV, exaspéré, se serait écrié : « *Est-ce qu'on ne peut pas faire taire cet homme ?* » :

« Je parle un peu en homme qui a des tours et des machicoulis et qui ne craint pas le consistoire. » [Lettre à Clavel de Brenles, 2 novembre 1758]

Quel est le bilan de cette campagne contre la mal orchestrée par le « Patriarche » des lettres au siècle des Lumières ? Il a réhabilité la mémoire de Calas et pleuré de joie le jour où il apprend le verdict du Conseil du roi – en dépit de l'antipathie viscérale qu'il nourrit contre la rigueur des huguenots – il a blanchi Lally Tollendal, porté un secours efficace aux Sirven et aux compagnons d'infortune du chevalier de La Barre. Il peut avec raison se targuer d'avoir « *fait un*

peu de bien » et considérer que « *c'est [s]on meilleur ouvrage* »[*Épître à Horace*]. Sans pour autant se faire d'illusions : « *La famine, la peste et la guerre [...] [demeurent] les ingrédients les plus fameux de ce bas monde* » [Dictionnaire philosophique, « Guerre »] A Diderot qui, à l'issue de l'affaire Calas, s'incline devant « *un octogénaire qui tint toute sa vie son fouet levé sur les tyrans, les fanatiques et les autres grands malfaiteurs de ce monde [...] [qui] a quelquefois secouru le malheureux dans sa détresse et vengé l'innocence opprimée [...] attaqué les préjugés [...] inspiré l'esprit de tolérance [...]* » [Lettre de Diderot à Naigeon en 1772, citée par C. Mervaud, p.162] il répond :

« Vivez longtemps Monsieur, et puissiez-vous porter des coups mortels au monstre dont je n'ai mordu que les oreilles [...] Tout ce que nous avons pu faire s'est borné à faire dire dans toute l'Europe que nous avons raison; et peut-être à rendre les mœurs plus douces et plus honnêtes. » [14 août 1776]

Le mal ne peut être éradiqué et les esprits éclairés continueront à avoir des adversaires. Autant en prendre son parti et voir les choses du bon côté :

« Il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les rossignols les mangent pour mieux chanter. » [Lettre à La Harpe, novembre 1763]

Voltaire s'est attiré les éloges les plus flatteurs et les pires insultes. Il serait « farceur », « paradoxal », « libertin », « monarque de papier, mi-roi des Lumières, mi-Arlequin », « conquérant », « omniprésent », « multiforme », « agile comme le singe, bondissant comme le carlin, vénimeux comme la vipère ». On a critiqué ses idées politiques floues et même contradictoires, dénoncé certains propos à relents antisémites, son incohérence – puisqu'il s'est attaqué à l'esclavage tout en investissant dans la Compagnie des Indes qui pratiquait allègrement la traite des nègres– son désir maladif de soigner son image. Une image à laquelle Musset a trouvé le moyen de coller un « *hideux sourire* ». C'est qu'on ne prête qu'aux riches. Toujours est-il qu'il semble avoir joui d'une conscience tranquille : « *Rousseau a des retours calvinistes sur lui-même et se trouve mauvais*, remarque René Pomeau, *Voltaire ne s'examine pas et se trouve bon.* » [p.14] En tout état de cause, on ne saurait lui refuser le mérite du *Cri de la conscience* qui, en s'attaquant au mal, prend soin de définir et de prôner le bien :

« Qu'est-ce que la vertu ? Bienfaisance envers le prochain [...] Je suis indigent, tu es libéral ; je suis en danger, tu me secours ; on me trompe, tu me dis la vérité ; on me néglige, tu me consoles ; je suis ignorant, tu m'instruis : je t'appellerai sans difficulté vertueux. » [Dictionnaire philosophique, « Vertu »]

Et la tolérance ?

« C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs ; pardonnons-nous nos sottises, c'est la première loi de la nature [...] La discorde est le grand mal du genre humain, et la tolérance en est le grand remède » [Ibid., « Tolérance »]

Pour le premier centenaire de sa mort, Hugo crie son admiration ;

« Il était plus qu'un homme, il était un siècle. Il avait exercé une fonction et rempli une mission. » [Cité par Mervaud, p. 164]

Saluons à notre tour la lucidité de ce pourfendeur du mal qui, trois ans avant sa mort, nous laisse une sorte de testament propre à entretenir l'espoir :

« Mon grand malheur est que je désepère de vivre assez longtemps pour mener à bout mon entreprise ; mais je l'aurai du moins mise en bon train. Les parties intéressées achèveront ce que j'ai commencé. » [Lettre à Mme du Deffand, 25 janvier 1775].

Works Cited

Œuvres de Voltaire :

Lettres philosophiques, Paris, Garnier, 1962

Romans et contes, Paris, Garnier, 1960

Dictionnaire philosophique, Paris, Garnier, 1967

Mélanges, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961

L'affaire Calas, Paris, Folio, 1975

Traité sur la tolérance, Paris, Flammarion, 1989

Correspondance choisie, Paris, « Le livre de poche », 1990

Le rire de Voltaire, Paris, éd. du Félin, 1994, Textes réunis et présentés par P. Debailly,

J.-J. Robrieux et J. Van Den Heuvel

Ouvrages critiques et articles :

C. Arnaud, « Un chef-d'œuvre de 84 ans », in *Le Point*, mars 1994, n° 1122

J. Goldzink, *La légende de Saint Arouet*, Paris, Gallimard « Découvertes », 1989

P. Lepape, *Voltaire le conquérant*, Paris, Seuil, 1994

R. Mauzi, *L'idée du bonheur au XVIIIème siècle*, Paris, Armand Colin, 1960

C. Mervaud, *Voltaire en toutes lettres*, Paris, Bordas, 1991

R. Naves, *Le goût de Voltaire*, Genève, Slatkine, 1969

R. Pomeau, *Voltaire*, « Écrivains de toujours », Paris, Seuil, 1955

J.-F. Revel, « Les aléas de la tolérance » in *Le Point*, mars 1994, n°1122

D. Roche, *Les Républicains des lettres*. Gens de culture et de Lumières au XVIIIème siècle, Paris, Fayard, 1988